

Waller (John), Les danseurs fous de Strasbourg. Une épidémie de transe collective en 1518

La Nuée Bleue, 2016, 223 p. (trad. de A Time to Dance, a Time to Die, Londres, 2008)

Élisabeth Clementz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2457>

DOI : 10.4000/alsace.2457

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 451-453

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Élisabeth Clementz, « Waller (John), Les danseurs fous de Strasbourg. Une épidémie de transe collective en 1518 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 142 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2457>

du Prayer Book a pu s'inspirer. La fonction de l'image et du texte qui en facilite la lecture spirituelle est démontrée par l'analyse de celle qui représente le reniement de saint Pierre. Que le Christ, qui par son regard a conduit l'apôtre à regretter sa trahison, veuille bien, en la regardant, illuminer l'âme de la lectrice du manuscrit et faire naître en elle le regret de ses fautes.

La convergence des résultats auxquels ont abouti les travaux des deux savants est donc parfaite. Une question pourtant reste ouverte : à l'intention de qui le livre d'images a-t-il été réalisé, à la fin du XIV^e siècle ? Pour une laïque sans doute, car la représentation d'une femme contemplant l'hostie n'est pas celle d'une religieuse. Est-ce cette personne ou quelque membre de sa famille qui a pensé que, dûment pourvu de textes, ce manuscrit serait fort utile dans un couvent ? Mais arrêtons là le jeu des hypothèses. Ce que deux chercheurs n'ont pas pu nous apprendre, il ne nous appartient pas de prétendre en trouver la solution en amateur.

Ne passons pas sous silence le superbe volume de reproductions. On ne peut pas profiter des études que contient l'un des deux tomes sans avoir sous les yeux les images de l'autre. N'oublions ni les développements codicologiques dûs à Madame Bürger, ni la très abondante bibliographie.

Qu'il a été bien inspiré B. Zix, artiste et militaire tout à la fois, lorsque parmi les livres de Sainte-Madeleine dispersés en 1792, il a choisi celui d'Ursula Begerin. Qu'ils ont eu la main heureuse, ceux qui l'ont acquis à leur tour et finalement transmis à la *Burgerbibliothek*. Soyons reconnaissants surtout à MM. Hamburger et Palmer. Nous leur devons un magnifique ouvrage, un alsatique de très grande valeur. Il allie avec bonheur deux façons de pénétrer profondément dans la riche substance d'un manuscrit qui nous familiarise vraiment avec une des plus belles pages de notre passé culturel.

Francis Rapp

WALLER (John), *Les danseurs fous de Strasbourg. Une épidémie de transe collective en 1518*, La Nuée Bleue, 2016, 223 p. (trad. de *A Time to Dance, a Time to Die*, Londres, 2008)

Le sujet de ce livre est un épisode alsacien de danse de saint Guy, que l'auteur essaie d'expliquer à l'aide des nombreuses publications, de qualité variable, qui ont paru à ce sujet. Rappelons que le terme de danse de saint Guy recouvre deux affections différentes : la chorée de Sydenham – une maladie infectieuse du système nerveux central, provoquant des mouvements involontaires, qui n'ont rien d'une danse – et la chorée hystérique rythmique. En Alsace, cette dernière est attestée une seule fois dans les sources, en juillet 1518 à Strasbourg. Pour tenter d'y voir clair, il aurait fallu commencer par faire l'inventaire des sources contemporaines

de l'événement, et s'en tenir aux renseignements qu'elles livrent. Ce sont les « Annales de Brant », la chronique de Hieronymus Gebwiler et la réponse du Magistrat de Strasbourg à l'évêque, qui lui demandait des informations sur cette inhabituelle maladie (*der ungewöhnlichen kranckheit halb* : ADBR 12J 1495). Tous trois évoquent, sans donner son nom, une femme qui s'est mise à danser, imitée par une cinquantaine de personnes. Aucun auteur contemporain n'évoque de décès liés à cette épidémie de manie dansante. D'après les médecins, il s'agissait d'une maladie naturelle due à une conjonction astrale (*diß jars constellation*) et à la chaleur de la saison. Les personnes atteintes ont été surveillées et on les a fait conduire chez saint Guy (ADBR 12J 1495), c'est-à-dire au pèlerinage du Hohlenstein, au-dessus de Saverne. Par la suite, des écrits postérieurs aux faits ont déformé la réalité. Ainsi Paracelse fait-il remonter cette maladie à une *Frau Troffea* – un nom fort improbable – qui l'aurait simulée dès que son mari la contrariait, mais sans indiquer où ni quand elle aurait vécu (Œuvres médico-chimiques ou paradoxes, II, 1975, p. 297-298). Non seulement Waller n'hésite pas à placer Troffea à Strasbourg en 1518, mais il invente même qu'elle « était toute diminuée par des rations insuffisantes de pain et de viande » (p. 84) et « qu'elle agit en état de choc, sous l'effet d'un état de conscience altéré » (p. 86). Un peu plus loin, l'auteur devine les pensées de Frau Troffea, qui, « fuyant les horreurs du présent, se retournèrent vers l'excitation du Carnaval » (p. 88). Selon Waller, le chroniqueur Johannes Wencker eut accès aux souvenirs de dizaines de survivants (p. 132). Est-ce crédible quand on sait que Wencker est né en 1590, 72 ans après les faits ? C'est d'après le même Wencker, et d'après D. Specklin (v. 1580), que l'auteur affirme que l'épidémie dansante a fait des morts, sans remarquer que les textes contemporains des faits ne disent rien de tel.

L'auteur s'interroge également sur les causes possibles du phénomène. Il invoque tour à tour l'agitation croissante des pauvres à partir de 1490 (p. 26), la pollution de l'eau (p. 51), les mœurs du clergé (p. 55), les conditions météorologiques (p. 63), des décennies de délaissement spirituel et même Geiler, qui exhortait ses ouailles à avoir soin de leur âme. À ce sujet, Waller suggère qu'elles ont peut-être cru suivre son conseil en dansant (p. 101), ce qui est faire peu de cas du fait qu'en 1518, Geiler est mort depuis huit ans ! Waller ne manque aucune occasion de dire le plus grand mal du clergé de la fin du Moyen Âge ; la thèse de F. Rapp, qu'il cite fréquemment, aurait pourtant dû l'inciter à nuancer son jugement.

Ce n'est de loin pas le seul point sur lequel l'auteur reprend des clichés traditionnels. Il évoque par exemple « l'isolement [en fait tout relatif] et l'exécration dont souffraient les lépreux » (p. 68) et « le retour de vieilles calamités comme la lèpre, la variole et la peste » vers 1518 en Alsace (p. 71), qu'il serait bien en peine de démontrer. Il décrit les danseurs avec des vêtements gris et rêches, des visages amaigris, des yeux profondément

enfoncés dans leurs orbites, des dents noires (p. 102) – bref un physique qu'il croit reconnaître dans un dégorgeoir de moulin du XVIII^e siècle (p. 206). Quant aux femmes maltraitées par leur mari, il leur restait, selon lui, la liberté de se faire enterrer loin de lui (p. 81)!

Le lecteur est également gêné par de nombreuses erreurs de détail : par exemple, l'auteur (ou son traducteur?) invente la corporation des médecins de Strasbourg (p. 109). Il évoque « les tours du château de Greifenstein montant la garde comme pour symboliser la puissance de... l'évêque de Strasbourg » (p. 147). Or, en 1518, Greifenstein est déserté depuis plus de 24 ans (ADBR G 977 e). On regrette également l'inexactitude de certaines références. C'est ainsi que l'auteur affirme que « les Dominicains, exaspérés, finirent par se plaindre à l'évêque qu'ils avaient trop de travail » (p. 70), en citant F. Rapp, *Réformes et Réformation dans le diocèse de Strasbourg*, p. 72, qui ne dit rien de tel. Que penser enfin de l'idée que « la danse de saint Guy paraissait... l'obscène caricature » du *Schwörtag* (p. 108)?

En conclusion, l'ouvrage de Waller se rapproche plus d'un roman historique que d'un ouvrage scientifique.

Élisabeth Clementz

CHRIST-VON WEDEL (Christine), GROSSE (Sven) et HAMM (Berndt) (dir.), *Basel als Zentrum des geistigen Austauschs in der frühen Reformationszeit*, Mohr Siebeck, 2014, 378 p.

Ce volume des actes d'un colloque qui eut lieu à Bâle en 2012 réunit des chercheuses et chercheurs en théologie, philologie, histoire de l'Église ou du livre, venus de Suisse, d'Allemagne, d'Alsace, mais aussi de Hongrie ou encore d'Amérique du Nord. Il a pour objectif d'étudier le rôle de Bâle dans les échanges intellectuels pendant la première phase de la Réforme, sans se limiter, comme c'est souvent le cas, à l'imprimerie, dont la cité au coude du Rhin était un des grands centres.

Le livre s'ouvre sur un vaste panorama, de la plume de Bernd Hamm, sur le Rhin supérieur comme la région intellectuelle (« geistige Region ») en pointe dans l'Empire, de 1450 à 1520, comparable seulement à l'Italie du Nord ou aux Pays-Bas bourguignons. La présence de ce tour de force transdisciplinaire, qui aborde autant la littérature, l'histoire de l'art, l'histoire culturelle et des médias que la théologie, s'explique par le constat initial que Bâle était à cette époque beaucoup plus orientée vers Mulhouse, Colmar, Sélestat et Strasbourg ou Fribourg que vers Berne et Zurich. L'humanisme, la présence de deux universités à Bâle et Fribourg (trois avec Heidelberg), la densité urbaine avec de nombreuses villes d'Empire, le rôle des établissements ecclésiastiques mais aussi de « l'intelligentsia » laïque (avec Sebastian Brant), et la symbiose de ces facteurs avec les nouveaux médias imprimés sont abordés. La Réforme, dans les années 1520,